

dres, et que les herbes d'alentour étaient plus foulées aux pieds que de coutume.

Pendant la matinée le temps fut magnifique, quoique un peu frais. Mais après midi le vent du nord se leva, et se mit à souffler avec violence. Bientôt il devint si piquant, que nous avions à regretter de n'être pas munis de nos grands bonnets à poil, pour nous mettre un peu la figure à couvert. Nous pressâmes la marche, afin d'arriver tôt aux *Trois lacs*, et de nous faire un abri de notre chère tente. Dans l'espérance d'apercevoir ces lacs qu'on nous avait indiqués, nous tournions sans cesse nos regards à droite et à gauche ; mais c'était toujours en vain. Il était déjà tard ; et d'après ce que nous avaient dit les Tartares, nous avions à craindre d'avoir dépassé l'unique campement que nous pouvions rencontrer ce jour-là. Cependant, à force de regarder, nous aperçûmes un cavalier qui s'en allait lentement dans le fond d'un ravin. Il était très-éloigné de nous ; mais nous ne pouvions nous dispenser d'aller lui demander quelques renseignements. M. Gabet s'élança de ce côté de toute la vitesse des longues jambes de sa monture. Le cavalier entendit les cris de la chamelle, il tourna la tête, et, voyant qu'on allait vers lui, il fit volte-face, et courut ventre à terre à l'encontre de M. Gabet. Aussitôt qu'il fut à portée de se faire entendre, Saint personnage, s'écria-t-il, ton œil a-t-il aperçu les chèvres jaunes ? j'ai perdu leurs traces. — Je n'ai pas vu les chèvres jaunes ; je cherche l'eau et je ne la trouve pas ; est-elle loin d'ici ? — Mais d'où es-tu ? où vas-tu ? — Je suis de cette petite caravane que tu vois là-bas. On nous a dit qu'aujourd'hui nous trouverions des lacs sur notre

route, que nous pourrions camper auprès. Jusqu'ici nous n'avons rien vu. — Comment peut-il en être ainsi ? Il y a à peine un instant que vous êtes passés non loin de l'eau. Seigneur Lama, permets que je marche à côté de ton ombre ; je vais t'indiquer les Trois lacs. Et aussitôt il excite son cheval de trois rudes coups de fouet, pour le mettre en état de suivre les grandes enjambées de la chamelle. Dans un instant ils eurent atteint la petite caravane, qui les attendait. Hommes de prière, nous dit le chasseur, vous êtes venus un peu trop loin ; il vous faut rebrousser chemin. Voyez-vous là-bas, et il nous montrait la route du bout de son arc ; voyez-vous ces cigognes qui planent au-dessus des herbes ? c'est là que sont les Trois lacs... Merci, frère, lui répondîmes-nous, nous sommes attristés de ne pouvoir t'indiquer les chèvres jaunes, aussi bien que tu nous as montré les Trois lacs. Le chasseur mongol nous salua, en portant au front ses deux mains jointes, et nous nous dirigeâmes avec confiance vers l'endroit qu'il nous avait indiqué. A peine avions-nous fait quelques pas dans cette direction, que nous pûmes remarquer les indices de la présence des lacs. Les herbes étaient plus rares et moins vertes ; elles craquaient comme des branches sèches sous les pas des animaux ; les blanches efflorescences du salpêtre devenaient de plus en plus épaissées. Enfin nous nous trouvâmes auprès d'un lac, et à quelque distance nous en aperçûmes deux autres. Nous mîmes promptement pied à terre, et nous essayâmes de dresser notre tente. Comme le vent était d'une violence extrême, ce ne fut qu'à force de peine et de patience que nous vîmes à bout de la consolider.

Pendant que Samdadchiemba nous faisait bouillir le thé, nous nous délassions des fatigues de la journée en examinant nos chameaux lécher voluptueusement le salpêtre dont le terrain était comme saupoudré. Nous aimions surtout à les regarder se pencher sur les bords du lac, et boire à longs traits et insatiablement cette eau saumâtre, qui montait dans leur long cou comme dans un corps de pompe. Il y avait déjà assez longtemps que nous nous donnions ce pittoresque délassement, lorsque tout à coup, nous entendîmes derrière nous un bruit confus, tumultueux, et semblable au retentissement désordonné des voiles d'un navire qui sont agitées par des vents contraires et violents. Bientôt nous pûmes distinguer, au milieu de cette tempête, les grands cris que poussait Samdadchiemba. Nous courûmes en toute hâte et nous arrivâmes fort heureusement avant que le typhon eût décloué et emporté notre *louvre*. Depuis notre arrivée, le vent, en augmentant de force, avait aussi changé de direction. Il s'était mis à souffler précisément du côté où nous avions tourné l'ouverture de la tente. Un incendie était surtout à craindre, à cause des argols enflammés que le vent poussait de toute part. Il fallut donc aussitôt faire la manœuvre, et chercher à virer de bord. Enfin nous parvînmes à mettre notre tente en sûreté, et nous n'eûmes que la peur et un peu de fatigue pour tout mal. Ce contre-temps avait pourtant rembruni le caractère de notre Samdadchiemba. Il fut d'une humeur détestable pendant toute la soirée ; car le vent avait éteint le feu, et retardé par conséquent la préparation de son thé.

Le vent se calma à mesure que la nuit se faisait, et le

temps finit par devenir magnifique. Le ciel était pur, la lune belle, et les étoiles scintillantes. Seuls dans cette vaste solitude, nous n'apercevions dans le lointain que les formes bizarres et indéterminées des montagnes qui se dessinaient à l'horizon comme de gigantesques fantômes. Nous n'entendions que les mille voix des oiseaux aquatiques, qui se disputaient, sur la surface des lacs, l'extrémité des joncs et les larges feuilles de nénuphar. Samdadchiemba n'était pas homme à goûter les charmes de cette paix du désert. Il était parvenu à rallumer son feu, et la préparation du thé l'absorbait entièrement. Nous le laissâmes donc accroupi auprès de la marmite ; et nous allâmes réciter le chapelet, en nous promenant autour du grand lac qui avait à peu près une demi-lieue de circuit. Déjà nous avons parcouru la moitié de la circonférence du lac, priant alternativement, lorsque peu à peu nos voix s'altérèrent et notre marche se ralentit. Nous nous arrêtâmes sans rien dire, et nous prêtâmes un instant l'oreille, sans oser proférer une seule parole, faisant même des efforts pour empêcher le bruit de notre respiration. Enfin nous nous exprimâmes l'un à l'autre le sujet de notre mutuelle terreur. Mais cela se fit d'une voix basse et pleine d'émotion... — N'avez-vous pas entendu tout à l'heure, et tout près de nous, comme des voix humaines ? — Oui, comme des voix nombreuses qui parleraient en secret. — Cependant nous sommes seuls, ici ; la chose est bien surprenante... : ne parlons pas ; prêtons encore l'oreille. — On n'entend plus rien : sans doute nous nous sommes fait illusion... Nous nous remîmes en marche, et nous continuâmes la récitation de notre prière. Mais à

peine avons-nous fait quelques pas, que nous nous arrêtâmes de nouveau. Nous entendîmes fort distinctement le même bruit. C'était comme le murmure confus et vague de plusieurs personnes qui discuteraient à voix médiocre. Cependant nous n'apercevions rien. Nous montâmes alors sur un tertre, et à la faveur de la lune, nous vîmes, à peu de distance de nous, se mouvoir dans les grandes herbes comme des formes humaines. Nous entendîmes clairement leurs voix, mais non pas d'une manière assez distincte pour savoir si c'était du chinois ou du tartare. Nous prîmes en toute hâte le chemin de notre tente, avançant sur la pointe des pieds et sans faire le moindre bruit. Nous pensâmes que c'était une bande de voleurs, qui, ayant aperçu notre tente, délibéraient sur les moyens de nous piller.

Nous ne sommes pas ici en sûreté, dîmes-nous à Samdadchiemba. Nous avons découvert ici tout près une troupe d'hommes; nous avons entendu leurs voix. Cours vite à la recherche des animaux, et ramène-les auprès de la tente. — Mais, dit Samdadchiemba en fronçant les sourcils, si les voleurs viennent, que ferons-nous? faudra-t-il se battre? pourrons-nous les tuer? la sainte Église permet-elle cela? — Va d'abord chercher les animaux; nous te dirons plus tard ce qu'il faudra faire... Quand les animaux furent tous de retour, et attachés auprès de la tente, nous dîmes à notre intrépide Dchiahour de boire tranquillement son thé, et nous retournâmes vers l'endroit où nous avons entendu et aperçu nos mystérieux personnages. Nous dirigeâmes nos perquisitions dans tous les sens, sans rien entendre, sans rien apercevoir. On remarquait seulement à quelques pas du

grand lac un sentier assez fréquenté; nous conjecturâmes alors que ceux qui nous avaient donné l'alarme étaient tout simplement des passants inoffensifs, qui avaient suivi cette petite route cachée parmi les herbes. Nous retournâmes donc en paix vers la tente, où nous trouvâmes notre valeureux Samdadchiemba aiguissant avec activité sur le retroussis de ses bottes en cuir, le grand coutelas russe qu'il avait acheté à *Tolon-Noor*. Hé bien! nous dit-il avec l'accent de la colère, où sont les brigands? et en même temps il tâta avec son pouce le tranchant de son couteau. — Il n'y a pas de voleurs, déroule les peaux de bouc, que nous prenions un peu de repos. — C'est dommage; car ceci me paraît bien pointu et bien taillant. — C'est bien, c'est bien, Samdadchiemba; voilà que tu fais le brave, parce que tu sais qu'il n'y a pas de voleur. — O mes pères spirituels, ce n'est pas cela; il faut toujours dire des paroles de franchise. Je ne disconviens pas que j'ai la mémoire très-mauvaise et que je n'ai jamais pu apprendre beaucoup de prières; mais en fait de courage, je puis me vanter d'en avoir autant qu'un autre... Nous nous mîmes à rire en entendant ce singulier et imprévu rapprochement... Vous riez, mes pères, reprit Samdadchiemba, oh! c'est que vous ne connaissez pas les Dchiahours. Dans l'Occident, le pays des *Trois-Val-lons* (1) a un grand renom. Mes compatriotes tiennent la vie pour peu de chose; ils ne marchent jamais qu'armés d'un grand sabre et d'un fusil à mèche. Pour un mot, pour un regard, les voilà à se battre, à se massacrer. Un homme qui dans sa vie n'a tué personne, n'a

(1) San-Tchouan.

pas le droit de marcher le front haut. On ne peut pas dire que c'est un brave. — Voilà qui est admirable ! Toi, tu es un brave, nous as-tu dit ; combien donc as-tu tué d'hommes quand tu étais dans le pays des *Trois-Val-lons* ?... Samdadchiemba parut déconcerté par cette question ; il tournait la tête de côté et d'autre, il riait d'un rire forcé. Enfin, pour faire diversion, il plongea son écuelle dans la marmite, et la retira pleine de thé... Voyons, voyons, lui dîmes-nous, avale vite ton thé, et puis raconte-nous quelque chose de tes bravoures.

Samdadchiemba essuya l'écuelle du pan de sa robe, et après l'avoir replacée dans son sein, il nous parla de la sorte : Mes pères spirituels, puisque vous voulez que je vous parle de moi, je vais vous dire une histoire ; c'est un gros péché que j'ai commis : mais je pense que Jéhovah me l'a pardonné, quand je suis entré dans la sainte Église.

J'étais un tout jeune enfant ; j'avais alors tout au plus sept ans. J'étais dans les champs qui avoisinent la maison de mon père, occupé à faire paître une vieille ânesse, la seule bête que nous eussions chez nous. Un de mes camarades, enfant du voisinage, et à peu près de mon âge, vint jouer avec moi. Bientôt nous nous prîmes de querelle, des malédictions nous en vînmes aux coups. En le frappant d'une grosse racine d'arbre que je tenais à la main, je lui donnai un si rude coup sur la tête, qu'il tomba sans mouvement à mes pieds. Quand je vis mon camarade étendu par terre, je demeurai un instant immobile et sans savoir ce que je devais faire. La peur s'empara de moi ; car je pensais qu'on allait me prendre et me tuer. J'examinai d'abord quelque temps autour de

moi, si je ne trouverais pas quelque trou pour cacher mon camarade ; mais ce fut en vain. Je songeai alors à me cacher moi-même ; à quelques pas de notre maison il y avait un grand tas de broussailles qu'on réservait pour le chauffage. Je me dirigeai vers ces broussailles, et je travaillai à faire un trou qui pût aller à peu près jusqu'au centre. Enfin, après m'être bien ensanglanté la figure et les mains à cette pénible besogne, je m'enfonçai dans ma cachette, bien décidé à ne plus en sortir.

Quand la nuit fut venue, je compris qu'on me cherchait, j'entendais ma mère m'appeler à grands cris ; mais je me gardais bien de répondre. J'étais même attentif à ne pas faire remuer les broussailles, de peur qu'on ne reconnût ma retraite, et qu'on ne vînt me tuer. Ce qui m'effrayait le plus, c'est que j'entendais beaucoup de monde crier et se disputer. Quand la nuit fut passée, je sentis dès le matin une faim dévorante ; je me mis alors à pleurer ; encore même je n'osais pas pleurer tout à mon aise, j'avais toujours peur d'être entendu par les personnes qui passaient sans cesse à mes côtés. J'étais bien déterminé à ne pas sortir de dessous ces broussailles. — Mais est-ce que tu n'avais pas peur de mourir de faim ? — Cette pensée ne m'est jamais venue ; j'avais faim, et voilà tout. Je m'étais caché pour ne pas mourir ; car je pensais que si on ne me trouvait pas, on ne pourrait pas me tuer. — Voyons, achève vite ton histoire ; combien de temps restas-tu dans tes broussailles ? — Tenez, j'ai entendu souvent dire au monde qu'on ne pouvait pas rester longtemps sans manger ; mais on dit ça sans avoir essayé. Pour moi, je suis sûr qu'un enfant

de sept ans peut vivre au moins trois jours et quatre nuits sans manger absolument rien.

Après la quatrième nuit, dès le grand matin, on me trouva dans les broussailles. Quand je sentis qu'on venait me prendre, alors je commençai à me remuer ; je mis tout en désordre ; je cherchais à m'échapper. Aussitôt que mon père m'eut saisi par le bras, je me mis à pleurer et à sangloter. « Ne me tuez pas, ne me tuez pas, criais-je à mon père ; ce n'est pas moi qui ai tué *Nasamboyan*..... » On m'emporta à la maison, car je ne voulais pas marcher. Pendant que je pleurais, que je me désolais, tout le monde riait. Enfin, on me dit de n'avoir pas peur, que *Nasamboyan* n'était pas mort. Un instant après *Nasamboyan* parut ; il était en effet plein de vie. Il avait pourtant à la figure une large meurtrissure. Le coup que je lui avais donné l'avait seulement étourdi et renversé.

Quand le Dchiahour eut terminé sa narration, il nous regardait, tantôt l'un, tantôt l'autre, riant et répétant sans cesse, qu'un homme pouvait vivre trois jours sans manger. « Samdadchiemba, lui dimes-nous, voilà, sans contredit, qui est un beau commencement. Mais tu n'as pas encore dit combien tu avais tué d'hommes. — Jen'ai tué personne ; et c'est, je crois, parce que je suis resté peu longtemps dans mon pays des *Trois-Vallons*. A l'âge de dix ans, on me fit entrer dans une grande lamaserie. J'eus pour maître un vieux Lama très-rude ; tous les jours, il me donnait des coups de barre, parce que je ne savais pas répéter les prières qu'il m'enseignait. Mais il avait beau me battre, c'était inutilement ; je n'apprenais jamais rien. Alors il cessa de me faire étudier, et je fus

chargé d'aller chercher de l'eau et de ramasser des argols. Cependant je n'étais pas pour cela à l'abri des coups. Cette vie finit par me devenir insupportable. Un jour je m'échappai, et je courus du côté de la Tartarie. Après avoir marché quelques jours à l'aventure, et sans savoir où j'allais, je fis la rencontre d'un grand Lama qui se rendait à Péking. Je me mis à la suite de cette nombreuse caravane, et je fus employé à chasser un troupeau de moutons qui servait à la nourriture de la troupe. Il n'y avait pas de place pour moi sous les tentes, et j'étais obligé de dormir en plein air. Un jour, j'avais été me coucher, à l'abri du vent, derrière un groupe de rochers ; le lendemain je me réveillai fort tard, et je ne trouvai plus personne au campement ; la caravane était partie ; j'étais abandonné seul dans le désert. A cette époque, je ne savais pas distinguer les quatre points du ciel. Je fus donc obligé d'errer longtemps au hasard, jusqu'à ce que j'eusse rencontré une station tartare. J'ai vécu ainsi pendant trois ans, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, payant de quelques légers services ceux qui me donnaient l'hospitalité. Enfin j'arrivai à Péking. Je me présentai aussitôt à la grande lamaserie de *Hoang-Sse*, uniquement composée de Lamas Dchiahours et Thibétains. J'y fus facilement reçu ; et mes compatriotes s'étant cotisés pour m'acheter une écharpe rouge et un grand bonnet jaune, je pus assister au chœur à la récitation des prières, et avoir ainsi part aux distributions des aumônes. — A ce mot de récitation de prières, nous demandâmes à Samdadchiemba comment il pouvait assister au chœur, puisqu'il n'avait appris ni à lire ni à prier. — La chose était fort aisée, reprit-il ; un de mes amis

m'avait prêté son livre. Je le tenais sur mes genoux, et en bourdonnant entre mes lèvres, j'essayais d'imiter le ton de mes voisins; quand les autres tournaient un feuillet, j'en faisais autant. Ainsi il était difficile que le président du chœur s'aperçût de ma tricherie.

« A ce sujet, il m'arriva une affaire assez grave, qui faillit me faire chasser de la lamaserie. Un méchant Lama, qui avait remarqué la manière dont je récitais les prières, aimait beaucoup à s'en moquer et à faire rire les autres à mes dépens. Quand la mère de l'empereur mourut, nous fûmes tous invités au *Palais jaune* pour réciter les prières. Avant que la cérémonie commençât, j'étais fort tranquille à ma place, tenant mon livre sur mes genoux, lorsque ce méchant Lama s'avança tout doucement derrière moi. Il approcha sa tête par-dessus mon épaule, comme pour lire dans le livre, ou plutôt pour me contrefaire; car il essayait d'imiter ma manière de bourdonner au chœur. Alors, la vapeur me montant à la tête, je lui donnai avec le poing un si rude coup sur la figure, qu'il alla tomber à la renverse à quelques pas de moi. Cette aventure fit un grand éclat dans le *Palais jaune*. Les supérieurs en furent instruits, et d'après les règlements sévères de la discipline thibétaine, je devais être flagellé pendant trois jours avec le fouet noir; puis, les fers aux pieds et aux mains, enfermé dans la tour de la lamaserie pendant un an. Un des chefs, qui me connaissait et s'intéressait un peu à moi, se fit entremetteur. Il alla trouver les Lamas du tribunal de discipline, et leur dit, — ce qui était très-conforme à la vérité, — que le disciple que j'avais frappé aimait à vexer tout le monde, qu'il m'avait poussé à bout. Il parla si bien en

ma faveur, qu'il finit enfin par obtenir ma grâce. J'en fus quitte pour faire une réparation. Je fis en sorte de rencontrer sur mes pas le Lama que j'avais offensé. « Frère aîné, lui dis-je, est-ce qu'aujourd'hui nous ne boirons pas ensemble une tasse de thé?... — Sortons boire du thé, me répondit-il; quelle raison aurais-je pour n'aller pas boire du thé?... » Nous nous rendîmes donc dans la rue voisine, et nous entrâmes dans la première maison à thé que nous rencontrâmes. Après nous être assis à une des tables qui se trouvaient dans la salle, je présentai à mon compagnon ma petite fiole à tabac, en lui disant: « Frère aîné, l'autre jour nous eûmes ensemble un peu d'affaire; cela n'est pas bien. Il faut avouer d'abord que tu avais eu tort; pour moi, j'en conviens, j'eus la main un peu trop pesante. Au reste, cette affaire est déjà vieille, il ne faut plus y penser... » Après ces quelques mots, nous nous mîmes à boire le thé en disant de part et d'autre des paroles oiseuses. »

Les anecdotes de notre Dchiahour nous avaient conduits bien avant dans la nuit. Déjà les chameaux s'étaient relevés pour aller brouter leur déjeûner sur les bords du lac. Il nous restait peu de temps à donner au repos. « Je ne me couche pas, dit Samdadchiemba; je veillerai sur les chameaux. Le jour d'ailleurs paraîtra bientôt. En attendant, je vais faire bon feu et préparer le *pan-tan*. »

Samdadchiemba ne tarda pas à crier que le ciel blanchissait, et que le *pan-tan* était préparé. Nous nous levâmes promptement; et après avoir mangé une écuelle de *pan-tan*, ou, en d'autres termes, de farine d'avoine délayée dans de l'eau bouillante, nous plantâmes notre

petite croix sur un tertre, et nous continuâmes notre pèlerinage.

Il était déjà plus de midi, lorsque nous fîmes la rencontre de trois puits qui avaient été creusés à peu de distance l'un de l'autre. Quoiqu'il fût encore de bonne heure, nous songeâmes néanmoins à camper. Une vaste plaine, où l'on n'apercevait aucune habitation, s'étendait devant nous jusqu'à l'horizon ; et on pouvait conjecturer qu'elle était dépourvue d'eau, puisque les Tartares y avaient creusé des puits. Nous dressâmes donc notre tente. Mais nous vîmes bientôt que nous avions choisi un campement détestable. A la *mauvaiseté* d'une eau salée et fétide, vint se joindre la rareté du chauffage. Nous cherchâmes longtemps des argols, mais inutilement. Enfin Samdadchiemba, qui avait l'œil bon, crut découvrir au loin comme un vaste enclos, où, disait-il, avaient dû parquer des troupeaux de bœufs. Il y conduisit un chameau dans l'espoir de faire une bonne provision de chauffage. Quand il fut de retour, il avait en effet ses sacs remplis de magnifiques argols. Par malheur, ils n'étaient pas assez secs ; il était impossible de les faire brûler. Notre Dchiahour essaya d'un expédient. Il s'empara de la pelle en fer, et creusa une espèce de fourneau, surmonté d'une cheminée bâtie avec du gazon. Cette petite cuisine était en vérité fort champêtre, fort jolie à voir ; mais elle avait l'énorme inconvénient d'être d'une complète inutilité. Samdadchiemba avait beau arranger, et arranger encore son combustible, il avait beau l'exciter sans relâche, de toute la puissance de son souffle, c'était peine et temps perdus. Nous avions de la fumée, une fumée abondante, dont nous étions enve-

loppés, mais point de feu. L'eau de la marmite conservait toujours son immobilité désespérante. Nous dûmes renoncer à faire bouillir le thé et à préparer notre farine. Pourtant nous désirions dégourdir au moins notre eau, ne fût-ce que pour masquer un peu, par la chaleur, son goût saumâtre et son odeur insupportable. Or voici le moyen que nous mîmes en usage.

On rencontre dans les plaines de la Mongolie une espèce d'écureuil à poil gris, et vivant dans des trous, à la façon des rats. Ces animaux pratiquent au-dessus de l'ouverture de leur petite tanière, comme un dôme en miniature, composé d'herbes entrelacées avec art. Ils se mettent ainsi à l'abri de la pluie et du mauvais temps. Ces petites élévations d'herbes sèches et brûlées par le soleil, ont la forme et la grosseur des monticules de terre mobile soulevés par les taupes. L'endroit où nous avions dressé la tente était fréquenté par un grand nombre d'écureuils gris. La soif nous rendit cruels, et nous nous mîmes à dégrader la demeure de ces pauvres petites bêtes, qui couraient se sauver dans leur trou à mesure que nous approchions pour nous emparer de leur toit. A force de vandalisme, nous fîmes un fagot assez gros pour pouvoir chauffer l'eau du puits, qui fut notre seul aliment pendant cette journée.

Quoique l'impossibilité de faire du feu nous forçât parfois à des économies, nos provisions diminuaient pourtant. Il nous restait fort peu de farine et de petit millet grillé. Un cavalier tartare, dont nous fîmes la rencontre, nous avertit que nous étions à peu de distance d'une station de commerce, nommée *Chaborté* (Bourbier). Cet endroit nous détournait de la route que

nous suivions ; mais nous ne pouvions nous approvisionner ailleurs, avant d'arriver à la *Ville-Bleue*, dont nous étions encore éloignés d'une centaine de lieues. Nous marchâmes donc un peu obliquement sur la gauche, et nous arrivâmes à *Chaborté*.

CHAPITRE III.

Fête des Pains de la lune. — Festin dans une tente mongole. — *Toolholos* ou rapsodes de la Tartarie. — Invocation à Timour. — Éducation tartare. — Industrie des femmes. — Mongols à la recherche de nos chevaux égarés. — Vieille ville abandonnée. — Route de Péking à *Kiaktha*. — Commerce entre la Chine et la Russie. — Couvent russe à Péking. — Un Tartare nous prie de guérir sa mère dangereusement malade. — Médecins tartares. — Diable des fièvres intermittentes. — Divers genres de sépulture usités chez les Mongols. — Lamaserie des Cinq-Tours. — Funérailles des rois tartares. — Origine du royaume de Éfe. — Exercices gymnastiques des Tartares. — Rencontre de trois loups. — Système de roulage chez les Mongols.

Nous arrivâmes à *Chaborté* le quinzième jour de la huitième lune, époque de grandes réjouissances pour les Chinois. Cette fête, connue sous le nom de *Yué-Ping* (Pains-de-la-Lune), remonte à la plus haute antiquité. Elle a été établie pour honorer la lune d'un culte superstitieux. En ce jour de solennité, les travaux sont suspendus ; les ouvriers reçoivent de leurs maîtres une gratification pécuniaire ; chacun se revêt de ses beaux habits, et bientôt la joie éclate dans toutes les familles, au milieu des jeux et des festins. Les parents et les amis s'envoient mutuellement des gâteaux de diverses grosseurs, où est gravée l'image de la lune, c'est-à-dire un petit bosquet au milieu duquel est un lièvre accroupi.

Depuis le quatorzième siècle, cette fête a pris un ca-